

Séraphin Marion (1896-1983) : Une vie bien remplie

Yolande Grisé

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grisé, Y. (1984). Séraphin Marion (1896-1983) : Une vie bien remplie. *Lettres québécoises*, (34), 103–105.

Hommage

Séraphin Marion (1896-1983):

Une vie bien remplie

1983 aura été une année néfaste pour nos écrivains. Après Gabrielle Roy, Gatién Lapointe, Yves Thériault et René Garneau, Séraphin Marion s'en est allé à son tour, le 29 novembre dernier. Le doyen des lettres canadiennes-françaises venait d'avoir quatre-vingt-sept ans. Vigoureux et tenace comme un Canadien d'autrefois, il s'était imposé dans le monde des lettres de son milieu et de son époque par sa vaste culture, ses recherches historiques dans le domaine littéraire, la vigilance de son jugement, le pittoresque de son style et la profondeur de ses convictions politiques et religieuses. Durant cette longue vie, l'oeuvre et l'action de cet universitaire peu commun ont su s'harmoniser avec efficacité et inspirer autour de lui le goût de la lutte franche, loyale et obstinée contre l'intolérance, les préjugés, l'ignorance ou le défaitisme qui empoisonnent l'existence des francophones au Canada. Jusqu'à la fin, Séraphin Marion sera resté l'un des plus fidèles et des plus impétueux défenseurs de l'Ontario français.

Le rayonnement de cet homme d'action et de réflexion a depuis longtemps dépassé les frontières de l'Ontario où il est né et où il a passé toute sa vie. Devenu célèbre par ses recherches littéraires et la publication de la série de ses neuf volumes, parue sous le titre de *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, il a joué un rôle déterminant dans l'enseignement de notre littérature à l'université. Renommé pour son généreux engagement dans l'essor de l'expression française au pays, Séraphin Marion a eu le bonheur — rare pour un simple mortel et rarissime pour un Canadien-français de sa génération — de vivre suffisamment longtemps pour voir enfin son travail, son dynamisme et son immense dévouement reconnus et honorés. Par sa présence, son enseignement, ses recherches, ses publications, ses conférences, ses causeries radiophoniques, ses entretiens et sa conversation, Séraphin Marion a bien mérité de la patrie.

Il y a un an exactement, *Lettres québécoises* reproduisait, dans son numéro d'été, les propos que lui confiait Séraphin Marion à l'occasion d'un long entretien de caractère biographique. Le gentilhomme de lettres se décrivait comme un homme d'instinct, favorisé par le destin:

«Dans ma vie, vous savez, il y a beaucoup de coïncidences extraordinaires. Il y a beaucoup d'impondérables: des douzaines. Remarquez bien que j'ai travaillé toujours très fort parce qu'il fallait travailler dans mon temps, et avec une absence lamentable de moyens. Mais, moi, tout de même, j'ai été chanceux.»¹

Et l'écrivain s'est fait volontiers conteur pour rappeler avec un humour piqué de gravité cette vie bourrée de coups de théâtre qui l'avaient amené de la thèse de doctorat en Sorbonne, en passant par le Collège militaire de Kingston, à une



passion imprévue et entière pour la littérature canadienne des origines, grâce à la lecture de liasses de vieux journaux jaunies, séchés et racornis, remisés aux Archives nationales.

C'est au chercheur impénitent, au découvreur de nos modestes débuts littéraires, à ce «premier historien de nos lettres à traiter de façon systématique toute la période avant 1900»² que nous voudrions aujourd'hui rendre hommage en évoquant son oeuvre majeure, *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, «premier monument de notre critique», que les moins de quarante ans prendraient plaisir à découvrir. Longtemps négligé parce que marginal à l'époque (on mettra dix-sept ans avant de le fréquenter et de l'apprécier à sa juste valeur), ce volumineux ouvrage contribua sérieusement et gracieusement à l'avancement des connaissances en histoire littéraire québécoise et fut généreusement pillé par des artisans historiens de la dernière heure. Ce fut là, d'ailleurs, l'un des deux regrets d'ordre professionnel du critique Séraphin Marion: qu'on ne lui ait pas toujours attribué les fruits de ses découvertes, l'autre étant de ne pas avoir été plus souvent invité dans ce Québec qui lui était cher, où il conservait des racines bien plantées et qu'il considéra jusqu'à la fin de sa vie comme sa véritable «petite patrie».

Dans son ensemble, l'oeuvre écrite de Séraphin Marion compte une bonne vingtaine de livres et de très nombreux articles. Un récent numéro des *Cahiers des Dix*³ vient de faire paraître le texte «L'Abbé Groulx, raciste?», sujet de la dernière conférence que prononçait l'écrivain à l'Institut canadien-français d'Ottawa, le 21 novembre 1982, soit un an avant sa mort. C'est là un trait caractéristique de la personnalité exceptionnelle que fut S. Marion: malgré son âge avancé et la thrombose qui l'avait terrassé en 1954, le privant de toute activité pendant deux ans, cet homme, qui aimait à se présenter à l'âge de 83 ans comme «un authentique vieillard»⁴, aura maintenu un esprit alerte et une vie active pendant la trentaine d'années qu'il aura été à la retraite.

Le professeur Paul Wyczynski, qui a bien connu Séraphin Marion et lui a rendu hommage dans les pages du *Droit*, partage cette oeuvre prolifique en trois parties principales: des «ouvrages dédiés à la littérature française»; des «études sur la littérature canadienne-française»; des «livres ayant pour sujet la problématique des Franco-Ontariens»⁵. La série des *Lettres canadiennes d'autrefois* se rattache à la deuxième partie du classement. Elle se détache, toutefois, de l'ensemble par l'originalité, la composition, l'unité de ton et surtout l'esprit qui anima, dès le début, un projet qui osait se définir comme la démonstration de l'existence réelle d'une littérature canadienne-française (excusez du peu, comme dirait Séraphin), face aux doléances et aux attermolements d'une certaine intelligentsia québécoise d'alors qui levait le nez sur ce qu'elle ignorait. Ce «dédain transcendant pour nos lettres», Séraphin Marion aimait l'illustrer de belle façon en rapportant, à l'occasion, cette anecdote:

«De 1939 à 1958, c'est-à-dire pendant vingt ans, j'ai rédigé et publié neuf volumes, de plus de deux cents pages, sur Les Lettres canadiennes d'autrefois. Un jour, le cher Louvigny de Montigny, taquin à ses heures, me présente à un Français de France, de passage à Ottawa: «Monsieur, dit de Montigny narquois, je vous présente Marion, auteur de neuf bouquins sur Les Lettres canadiennes... qui n'existent pas!»⁶

Cette fâcheuse mentalité, Séraphin Marion l'affrontait sans détours, dès 1939, dans l'*Avant propos* qui ouvre le premier volume de la série:

«L'un des pires malheurs qui puissent arriver à une littérature, c'est assurément de douter d'elle-même et de compromettre à la fois sa vitalité et sa survivance. De tout temps, cette misère fut le lot du Canada français. Chez nous, le défaitisme littéraire sévit à l'état endémique. (...)

«C'est en marchant qu'on démontre le mouvement; c'est en parlant de la littérature canadienne-française d'autrefois qu'on en atteste l'existence. (...)

À ceux qui voudront bien me faire l'honneur de m'accompagner dans ces explorations d'un domaine qui est le nôtre, je crois pouvoir démontrer que si, depuis leur berceau, nos lettres n'ont pas réalisé d'exceptionnels progrès, elles n'en demeurent pas moins, elles aussi, un magnifique témoignage: le témoignage d'un petit peuple qui refuse de mourir et dont la devise, «Je me souviens», n'est que la transposition de cette autre devise bien française:

Petit bonhomme vit encore!»⁷

La lecture des vieux journaux entreposés aux Archives publiques devait amener Séraphin Marion à découvrir que «l'histoire littéraire canadienne-française commençait par le journal»⁸. Étienne Parent, Michel Bibeau, François-Xavier Garneau utilisaient les journaux pour livrer au public des fragments de leurs oeuvres, avant de les rassembler sous la forme de livres. Si Séraphin Marion peut affirmer que le journalisme fut le «berceau des lettres canadiennes», on peut ajouter que la série de ses neuf volumes est la description minutieuse des phases précaires et difficiles de leur enfantement. Échelonnées sous des titres sans doute austères mais que vient éclairer le charme un peu vieillot d'une écriture épique, ces phases se développèrent comme suit:

1.- *La Phase bilingue* constate d'abord «l'extrême pénurie de nos gens pendant le demi-siècle qui suivit la Conquête» (p. 187).

2.- *La Phase française*, vouée à l'insuccès, met en vedette deux gaillards de journalistes, Fleury Mesplet et Valentin Jautard, deux «Français de France» imbibés d'idées voltairiennes, ayant présidé aux aléas de *La Gazette littéraire de Montréal*. Toute la production de ce journal se réduit à deux incunables «bourrés de littérature» (p. 18), «vieux documents palpitants d'intérêt» (p. 19) qui ressuscitent «une versification et une prose en déshabillé» (p. 21).

3.- *La Phase canadienne* commence avec la parution du *Canadien* (journal fondé par Michel Bibaud, premier poète canadien-français) qui prit l'offensive, dès sa publication en 1806, pour réclamer les droits naturels, historiques, politiques et religieux du Canada français. Aux dires de Séraphin Marion, la prose d'antan qui s'étalait avec impudeur réussit enfin «à force de concision et de sincérité, à devenir le «mâle outil bon aux mains fortes» » (p. 203) de ces pionniers littéraires que furent les journalistes de l'époque.

4.- *La Phase romantique* est une phase transitoire où «le livre commence à s'émanciper du journal» (p. 11). Nous assistons à la gestation laborieuse de la prose romanesque canadienne-française, «souffre-douleur» des genres littéraires. Paraissent les premières oeuvres. D'abord, deux romans: *L'Influence d'un livre* de P.-A. de Gaspé fils, notre premier roman, et *Les Fiancés de 1812* de Joseph Doutre. Puis s'affirme un troisième: *Charles Guérin* de P.-J.-O. Chauveau. Quant à notre première tragédie, *Le Jeune Latour*, un long poème de douze cents vers découpé en trois actes, nous la devons à la plume du jeune Antoine Gérin-Lajoie, qui la présenta sur les planches du collège de Nicolet en 1844.

5.- *Octave Crémazie, précurseur du romantisme canadien-français* est consacré à l'étude attentive de la vie, du portrait, des débuts malheureux, des thèmes, des strophes, des modèles, des défauts et des qualités de notre premier grand poète national. Crémazie, on le sait, est l'auteur du célèbre *Drapeau de Carillon* et du pathétique *Vieux soldat canadien*, dont le long chant de bonheur risque peut-être de sortir du tombeau à l'arrivée dans le port de Québec, cet été, des grands voiliers venus de France. Hanté par des soucis d'argent, par l'échec et la mort, Octave Crémazie fut un poète malheureux. Séraphin Marion entrevoit dans la physionomie même de l'homme le signe prémonitoire de son infortune:

«Il ne payait pas de mine; et ce fut là sa première malchance. (...)

Octave Crémazie n'eut jamais rien d'un Adonis. Il semble que la nature l'ait taillé à l'aveuglette, à coups de hache ou de massue: de petites jambes supportant mal un corps gros et massif; un semblant de cou qui s'étonne de servir de socle à une tête de notaire rétif et empêtré dans ses grimoires; une calvitie précoce au sommet de la tête, mais, sur les oreilles, d'épaisses boucles de cheveux qui élargissent une figure déjà trop large; une moustache tombante qui forme un accent circonflexe sur quelques poils au menton et lui confère une apparence de bandit mexicain; des lèvres sèches et désabusées qui font la moue; un nez court et insignifiant; un front gonflé d'idées sombres. N'était la flamme du regard perçant, Crémazie serait franchement laid. Mais de ses yeux jaillissent tant de feu, d'esprit et d'intelligence qu'on oublie souvent de voir le reste de la personne!» (p. 12-13)

6.- *La Querelle des humanistes canadiens au XIX^e siècle* expose une controverse qui passionna les intellectuels canadiens-français de la seconde moitié du XIX^e siècle et dont les éclats retentirent jusqu'au Vatican. Ce conflit opposa les partisans des classiques païens aux partisans des classiques chrétiens. L'allure militante du style utilisé dans ce récit s'accorde assez bien à la teneur des propos, à la nature combative de l'auteur, à la conception tout apostolique qu'il se faisait de l'Église catholique et, sans doute, à sa fréquentation prolongée du Collège militaire de Kingston. S'adressant un jour à Séraphin Marion qu'il présentait à une assemblée, Roger Le Moine lui dit, à ce sujet:

«À vous lire, on sent que l'acte d'écrire provoque chez vous une sorte de délectation, voire d'exaltation qu'amplifie encore la conception manichéenne que vous vous faites de l'existence; cela transparait dans l'allure même de votre phrase ainsi que dans le choix des figures de style et du vocabulaire qui est volontiers martial. En guise d'exemple, permettez que je donne le titre des chapitres du tome six de vos Lettres canadiennes, lequel s'intitule d'ailleurs *La Querelle des humanistes*. Les voici: Origines de la controverse, Premiers coups d'épée, Guerre ouverte, Interventions de Rome et de Paris, Guerre sans quartier, Lendemain de bataille et Double coup de foudre. Et la couverture montre, outre deux têtes de curés, deux épées séparées par un éclair, celui de l'éditeur. Au risque de paraître irrévérencieux, je me suis amusé à imaginer le roman que vous auriez pu écrire si vous aviez eu la fantaisie de vous adonner à ce genre; et j'entrevois de fiers chevaliers boutant l'ennemi hors du royaume avec une impétuosité rappelant l'ancienne furia francese.»⁹

7.- *La Bataille romantique au Canada français* ressuscite avec une verve amusée le débat orageux de principes et d'idées qui s'éleva au XIX^e siècle entre les adeptes du classicisme et les tenants du romantisme. Ces discussions tournèrent vite «aux traits injurieux, aux sarcasmes et aux persiflages» (p. 105). Querelle littéraire bruyante et haute en couleurs, s'il en fut, que Séraphin Marion conclut par cette remarque incisive:

«De 1826 jusqu'à 1894, points extrêmes de notre enquête, une cinquantaine de nos hommes de lettres prirent part au

débat et portèrent témoignage. Combien parmi eux eurent le courage d'étudier à fond le problème? Il s'en trouva exactement deux: Thomas Chapais et (un) critique anonyme. De tous les autres qui risquèrent quelques appréciations hâtives, combien frappèrent juste? Une demi-douzaine tout au plus. Voilà les faits.» (p. 175)

C'est qu'au temps de la critique balbutiante, «nos pères, confiera plus loin le critique Séraphin Marion, généralement dépourvus d'esprit de discernement, dans le domaine artistique tout au moins, maniaient avec hésitation le scalpel de la critique et préféraient le pavois des approbations globales ou la massue des éreintements sans merci»¹⁰.

8.- *Littérateurs et moralistes du Canada français d'autrefois* reprend de plus belle l'engagement duelliste amorcé dans les volumes précédents; mais, cette fois, le problème porte sur l'esthétique: «L'art doit-il se mettre au service de la morale?» La question de l'art utilitaire contre l'art pour l'art a visiblement agité beaucoup d'esprits chez les critiques littéraires d'hier, «délié quantité de langues et vidé bien des encriers» (p. 179). Le dernier chapitre du volume n'échappe pas à la passion d'un débat qui restait actuel pour le critique Marion. Il faudrait citer en entier ce morceau de bravoure littéraire où Séraphin Marion descend dans l'arène et, d'un coup de plume fine, estoque avec brio un esprit fort du temps qui prétendait impudemment, au grand dam de l'auteur, que «c'est avec de bons sentiments que l'on fait de la mauvaise littérature» (p. 180).

9.- *La Critique littéraire dans le Canada français d'autrefois* attribue à Louis Fréchette l'origine d'une authentique critique littéraire canadienne-française: l'original disciple de Victor Hugo eut l'heur d'être la cible favorite des censeurs de l'époque. «Véritable brandon de discorde dans le landerneau littéraire» (p. 69) de la seconde moitié du XIX^e siècle, notre premier lauréat de l'Académie française croisa un fer retentissant avec son rival William Chapman. C'est dans «une atmosphère de poudre et de balles» (p. 193) qu'est née notre critique. Et, sur cette belle empoigne littéraire, se clôt le dernier tome des *Lettres canadiennes d'autrefois*.

Séraphin Marion n'est plus, mais lui survit dans ses livres son incomparable vivacité d'esprit. En cet été mémorable du 450^e anniversaire de la découverte de la Nouvelle-France par Jacques Cartier, quel meilleur hommage à lui rendre que d'aller se plonger quelques heures dans ces origines littéraires qu'il a su si bien célébrer! □

Yolande Grisé

1. *Lettres québécoises*, N° 30, Été 1983, p. 40.
2. Roger Le Moine, «Un Franco-Ontarien se raconte», *B.C.R.C.C.F.*, N° 21, Déc. 1981, p. 23.
3. *Les Cahiers des Dix*, N° 43, La Société des Dix/Les Éditions La Liberté, 1984.
4. Séraphin Marion, «Un Franco-Ontarien se raconte», *B.C.R.C.C.F.*, N° 21, déc. 1981, p. 23.
5. P. Wyczynski, «Un hommage... Séraphin Marion — écrivain», *Le Droit*, 24 déc. 1983, p. 34.
6. S. Marion, *op. cit.*, p. 27.
7. S. Marion, *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, v. 1, Ottawa/Hull, Éd. de l'U. d'Ottawa/Éd. de L'Éclair, 1939.
8. *Ibid.*, p. 28.
9. R. Le Moine, *op. cit.*, p. 22.
10. S. Marion, *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, v. 8, 1954, p. 12.